

Ici Napoléon s'arrêta, la voix lui manqua ; et, couvrant son visage de ses deux mains, il ne put que bégayer :

— Et lui aussi !... et lui aussi !...

En effet, on ne revit plus le prince de Wagram. Napoléon se montra peut-être plus sensible au malheur d'être abandonné par les hommes qu'il avait faits qu'à la perte de sa couronne. Pendant toute la soirée qui suivit le départ du prince de Wagram, il ne parla que de choses profondément tristes. Il discuta surtout la question du suicide, et ramena si souvent la conversation sur ce sujet, que le duc de Bassano, entre autres, en fut frappé, et que, craignant qu'il ne se livrât à quelque acte de désespoir, il en parla à Constant, ce valet de chambre de confiance, immédiatement après avoir pris congé de l'empereur. Celui-ci consulta, et, d'un commun accord avec d'autres, enleva de la chambre à coucher de Napoléon un poignard que lui avait donné jadis le grand maître de l'ordre de Malte, ainsi que la poudrière et les balles qui se trouvaient dans sa boîte à pistolets, après s'être assuré que ces armes n'étaient pas chargées ; et, se reposant sur ces précautions, il n'éloigna parfaitement tranquille. Il n'avait pas songé à tout.

Sur ces entrefaites, le duc de Vicence et le maréchal Macdonald arrivèrent à Fontainebleau porteurs du traité définitif ; ils se rendirent immédiatement au palais pour le remettre à Napoléon, qui en connaissait déjà toutes les stipulations.

— Je ne veux pas de cela ! s'écria-t-il en repoussant doucement la main du maréchal qui lui présentait le papier. Qu'est-ce que ce commissaire étranger qu'on m'envoie pour espionner ma conduite ?... Ont-ils peur que je ne tente de leur échapper ?... Suis-je donc un écolier ?... Et puis je n'approuve pas certains articles.

— Mais, sire, lui fait respectueusement observer le duc de Vicence, l'abdication de Votre Majesté a servi de base à la négociation. Cette pièce a été la première communiquée aux plénipotentiaires des puissances alliées ; elle est entre leurs mains, et, qui plus est, elle est devenue publique, puisqu'elle a été imprimée dans tous les journaux.

— Les journaux ! les journaux ! répliqua Napoléon avec amertume ; tout ce qu'ils publient en ce moment n'est fait que pour décourager. Quand à cet acte, ajouta-t-il sèchement, je ne le signerai pas ; je saurai bien m'en empêcher.

Comme il persistait avec opiniâtreté dans son refus de signer, les deux plénipotentiaires se retirèrent sans réfléchir aux derniers mots que Napoléon venait de prononcer, et la journée se passa ainsi sans qu'il les fit appeler. Le lendemain il se montra plus triste encore. Il semblait préoccupé d'un secret dessein ; son esprit ne s'animait qu'en parcourant les galeries funèbres de l'histoire. Dans sa conversation, il n'était question que de la mort volontaire à laquelle les hommes de l'antiquité n'avaient pas hésité à recourir dans une situation patibulaire à la sienne. Cependant, le soir, ceux qui pendant la journée l'avaient entendu avec inquiétude discuter froidement ces tristes exemples, furent agréablement surpris de le voir causer familièrement et d'une manière presque enjouée avec quelques personnes réunies dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher. Il ne leur adressait plus, depuis quelques jours, que des paroles brèves et quelquefois peu obligeantes ; mais cette fois, c'était lui qui les avait fait appeler. Il était dix heures du soir ; on se sépara. Napoléon prit lui-même un flambeau sur une console, et se retira dans sa chambre à coucher, en disant d'une voix dont l'inflexion parut singulière :

— Allons ! adieu, messieurs, adieu !
Et chacun regagna le logement qu'il occupait au palais ou dans la ville.

Fontainebleau présentait alors un spectacle imposant. La vieille garde bivouaque dans la cour du château ; les flanqueurs, les tirailleurs et les fusiliers de la jeune garde sont échelonnés sur les routes qui conduisent à Essonne et à Moret ; les grenadiers à cheval, les guides, les cheval-légers polonais et l'ar-

tillerie légère ont pris position depuis le rond-point de la Pyramide jusque sur les bords de la Marne. Les aigles dorment au milieu des faisceaux d'armes, les soldats causent à voix basse, couchés sur la paille des bivacs. Le palais même semble être sous le charme d'une sécurité parfaite : aucun bruit ne se fait entendre dans l'intérieur ; les pas lourds et calencés des factionnaires, qui retentissent sur les dalles du péristyle, et les cris périodiques de *Qui vive !* répétés par les échos de la forêt, indiquent seuls que, sous les splendides lambris qui ont abrité jadis Diane de Poitiers et Christine de Suède, les vainqueurs de l'Europe gardent l'homme qu'on a appelé *la Fortune de la France*. Seul, Napoléon veille. A une heure du matin, le duc de Vicence entre dans son appartement, et le trouve étendu sur son lit, à demi déshabillé, et en proie à d'affreuses convulsions. Sa figure est d'une pâleur livide, sa bouche est contractée, ses yeux semblent sortir de leur orbite ; une sueur glaciale a collé ses cheveux à son front.

— Ah ! sire, que vous est-il arrivé ? s'écrie Caulaincourt en le voyant ainsi ; il faut appeler un médecin.

— Non, je ne le veux pas, répond Napoléon en saisissant de sa main froide le bras de son grand écuyer ; d'ailleurs ce serait inutile. Ecoutez-moi, Caulaincourt, ajouta-t-il d'une voix entrecoupée : vous allez entrer dans mon cabinet, vous prendrez le portefeuille qui renferme les lettres de l'impératrice, vous le remettrez à mon fils. Vous donnerez vous-même à ma femme la lettre qui est là... sur cette table, et vous lui direz que je n'ai déploré mes malheurs qu'à cause d'elle... du roi de Rome... Vous lui direz que, n'ayant pu faire triompher la France de ses ennemis, je ne regrette pas la vie.

A ces mots, le duc de Vicence se jetant tout en larmes sur le lit :

— Je devine l'affreuse vérité ! s'écria-t-il. Ah ! sire, Votre Majesté veut-elle que nous mourions de douleur ?

Napoléon le regarde avec une expression douce et triste, et reprend d'une voix qui s'affaiblit de plus en plus :

— Oui ! j'ai voulu en finir... Je n'ai pu résister plus longtemps aux tortures que l'on m'a fait éprouver depuis que je suis ici, à l'humiliation de me voir bientôt entouré des agents de l'étranger... On a traîné nos aigles dans la boue !... Ils m'ont méconnu, mon pauvre Caulaincourt !... Ils me regretteront quand je ne serai plus !... Mes amis, mes compagnons d'armes, m'ont abandonné !... Marmont, Berthier, m'ont porté le dernier coup !... Eux que j'aimais tant !

Ici une convulsion terrible roidit ses membres et amena un léger vomissement, bientôt suivi d'autres convulsions. Dans la crainte de ne pouvoir étouffer les cris que lui arrachait la douleur, Napoléon avait mis dans sa bouche un mouchoir qu'il broyait en râlant. Dans cette situation affreuse, Caulaincourt n'ose appeler : Napoléon le lui a défendu ; il cherche du moins des yeux une sonnette, un objet quelconque sur lequel il puisse mettre la main et le briser pour attirer l'attention des gens du dehors ; mais Napoléon, qui n'a pas perdu un seul instant connaissance, se cramponne à son bras pour qu'il ne lui échappe pas, et répète ces mots entrecoupés :

— Taisez-vous ! Si vous êtes mon ami, vous ne devez pas vous opposer à ce que je termine mon existence !... Je ne veux pas que d'autres soient témoins de mes derniers moments !

Caulaincourt, terrifié, est penché sur le lit de l'empereur ; il n'ose, dans cet instant solennel, ni lui désobéir ni l'abandonner. Il ne peut que fondre en larmes et répéter avec désespoir :

— Mon Dieu ! personne ne viendra-t-il ?

Enfin, un vomissement semble soulager Napoléon, qui, après un spasme violent, fait un effort et s'écrie :

— C'en est fait, la mort ne veut pas de moi !

Puis, épuisé, il retombe sur son oreiller.

Le duc de Vicence profite de ce moment de répit pour aller chercher Constant. Celui-ci, en s'approchant du lit de l'empereur, aperçoit éparpillés par terre les débris d'un sa-